sager une relation avec les faits germaniques et celtiques, très postérieurs, mentionnés plus haut, il semble que le latin ait connu quelques cas d'action d'un *i* sur une voyelle précédente, qui sont du même ordre que certaines des actions observables sur les deux autres domaines occidentaux.

1° Un *i* (antévocalique ou antéconsonantique), palatalisant un *l* qui précède, permet à une brève intérieure en syllabe ouverte d'aboutir normalement à *ĭ*, en supprimant l'action vélarisante de *l* (*Sicŭlus* / *Sicĭlĭa*).

2° Un *ĭ* (antéconsonantique dans nos exemples), agissant tant comme voyelle prépalatale que comme voyelle fermée, contrecarre l'action entravante du cadre : labiale... dentale, et permet à la diphtongue *oi*, en syllabe initiale, d'aboutir, normalement, à *ū* (*poena* / *pūnīre*).

3° Un *ĭ* antévocalique contrecarre l'action entravante du cadre : *l*... *w*-, et permet à la diphtongue *ei*, en syllabe initiale, d'aboutir, normalement, à *ī* (*lēuis* / *Liŭius*).

Michel LEJEUNE.

Paris, février 1951.

II

LA SONORISATION ET LA CHUTE DES INTERVOCALIQUES PHÉNOMÈNE LATIN OCCIDENTAL[1]

PAR A. TOVAR
Professeur à l'Université de Salamanque

SOMMAIRE. — *Il faut abandonner l'idée que les romanistes se sont faite de la continuité d'une unité latine jusqu'à une période avancée ; ainsi la lénition, qui se manifeste par la sonorisation ou la chute des sourdes inter-*

1. A l'occasion du premier Congrès international des Études classiques à Paris, le très beau rapport de Mlle Christine Mohrmann a touché quelques points qui se rattachent à la question toujours complexe de la chronologie du latin vulgaire. J'aurais bien voulu dire alors quelque chose à ce propos, mais le temps manquait, et à ce moment-là je n'avais pas certaines données indispensables sous la main. C'est pourquoi j'ai préféré rédiger ces

vocaliques, et qui se présente conjointement en celtique et en roman, doit être considérée comme un phénomène ancien du « latin occidental ».

La thèse de l'apparition tardive de certains phénomènes dits romans continue, par réaction contre les vieilles exagérations des celtistes, à peser sur les savants. On tend toujours à oublier que le schème commode de l'uniformité linguistique dans l'ancien territoire latin est une hypothèse de travail sans confirmation réelle possible. Le « roman commun » dont on parle[1] est une abstraction que l'on doit interpréter, je crois, comme tout ce que, à partir des langues romanes, on reconstruit de non différencié en latin — comme l'exemple classique de *cinque* au lieu de *quinque* ; mais, hors de cette abstraction, le « latin préroman » possédait sans doute déjà, dans une certaine mesure, dès le début, des traits locaux, sinon des caractères dialectaux. L'erreur qui a fait tomber cette idée en discrédit a été de vouloir reconstruire de grandes unités dialectales et de supposer un latin « africain »

notes à loisir. Cf. maintenant les *Actes du premier congrès de la Féd. intern. des Assoc. d'études class.*, Paris, 1951, p. 207 et suiv. ; cf. aussi le rapport de M. G. B. Pighi, p. 199 ss.

1. A. Meillet, *Ling. hist. et ling. génér.*, I, p. 103 ; Meyer-Lübke, dans sa considération sur le latin dans les futurs pays romans (*Grundriss* de Gröber, I, p. 351 ss.), était encore très prudent sur la question de l'unité préalable du latin ; il admettait à ce moment-là (1re édition) des différences locales (p. 355) : « dialektische Verschiedenheiten angrenzender auf verschiedener ethnologischer Grundlage oder auf Mangel an gegenseitigen Verkehr » (p. 358 ss.). — La fixation d'un concept du latin vulgaire est encore loin d'être une réalité, spécialement en ce qui touche à la question de la chronologie. Schuchardt, dans sa thèse de 1866, *Der Vokalismus des Vulgärlateins*, commençait (I, p. VII) par mettre en relation le latin, à travers le latin vulgaire, avec les anciennes langues italiques et avec les langues romanes, en soulignant ainsi l'importance de la diffusion de la langue de Rome en Italie et dans les provinces. Très justement, il signale (*Ibid.*, p. IX) que l'expression « latin vulgaire » ne se réfère pas à une seule langue, mais à toute une série d'époques et de dialectes, depuis le temps des premiers Romains jusqu'aux premiers monuments écrits des langues romanes. G. Mohl, *Introd. à la chronologie du latin vulgaire*, Paris, 1899, a très sagement pesé les doctrines exagérées dans un sens et dans l'autre et a signalé l'importance de l'apport italique, c'est-à-dire osco-ombrien, dans les modifications subies par le latin en Italie. Des travaux plus importants dans le domaine sont ceux de M. Niedermann, spécialement son article : « Ueber einige Quellen unserer Kenntnis des späteren Vulgärlateinischen » (*Neue Jahrbücher*, XXIX, 1912, p. 313 ss.). Grandgent, *Introd. to Vulgar Latin*, § 2, croit pouvoir établir une différence excessive entre le latin établi en Italie et le latin des provinces non italiques ; les conditions ne sont guère différentes en Gaule ou dans l'Hispania celtique de ce qu'elles sont dans les pays osco-ombriens. C. Battisti, dans sa monographie *La crisi del latino*, Firenze, 1946, est plus près de la réalité et signale déjà le IIIe siècle comme commencement de la division dialectale du latin : « varietà regionali che preludono alle future lingue neolatine » (p. 25). — Devant les faits qu'a signalés, par exemple, Elise Richter, c'est en vain que J. Brüch (*Zeitschrift für romanische Philologie*, LV, 1935, p. 690) proteste contre les menaces qui se font chaque jour plus pressantes à l'égard d'une *koiné* latine, langue unifiée.

ou « gaulois » ou « espagnol ». Les différences doivent être reconnues, pour chaque phénomène, sur des régions moins définies, parfois plus grandes que les provinces, parfois très petites. Le latin vulgaire n'offrait nulle part la régularité que les manuels en usage lui prêtent. Au lieu d'une évolution uniforme avec une ligne directrice vers les grandes langues romanes, ce qu'il faut imaginer c'est une espèce de fourmillement anarchique, une masse énorme de faits nouveaux, dont l'ordination en lignes définies représente une lente action du temps et un effort des gens cultivés pour fixer les langues nouvelles. C'est dans ce sens que nous trouverons la différenciation entre Romania occidentale et orientale inaugurée depuis une époque beaucoup plus ancienne qu'on ne l'admet d'ordinaire.

De même, dans un sens autre que celui qu'admet G. Devoto[1], il y a eu dès une époque très ancienne des « caratteri provinciali » du latin, malgré la facilité des communications et la centralisation impériale. S'il est juste d'expliquer la formation de ces caractères provinciaux par le progressif démembrement de l'Empire ou par le déplacement de la capitale hors d'Italie, d'autre part l'arrivée du latin aux provinces les plus reculées suppose dès le commencement l'acquisition de caractéristiques locales. C'est-à-dire qu'il est faux de supposer que les caractères provinciaux soient tous acquis après coup et par suite d'une espèce de décomposition d'une unité préalable. Il faut répéter que cette unité n'est qu'une abstraction, parfois commode pour la science ; mais on ne doit pas oublier qu'au sein de cette unité les particularités locales, plus ou moins à notre vue, fourmillent.

Si l'on se rattache trop fidèlement à l'abstraction du roman commun, en la considérant comme une réalité, on risque d'admettre une construction *a priori*, laquelle a pu devenir un corps de doctrine dans des ouvrages comme celui, bien connu, de C. H. Grandgent, qui fausse les faits dans ce sens qu'il tient compte de phénomènes pouvant être rangés sous le chef principal, mais en appauvrissant l'ensemble parce qu'on en retire tout ce qui n'est pas « roman commun » — donc une véritable richesse de faits, connus ou non par nous, mais réels.

C'est par commodité que les spécialistes ont construit un véri-

1. *Storia della lingua di Roma*, p. 281.

table mur de défense des idées reçues. J. Vendryes (*Rev. de ling. romane*, I, p. 272) a critiqué fort justement les romanistes « trop enclins à raisonner sur un roman commun, parfaitement unifié ». Il semble, par exemple, très pratique de considérer comme « barbares » certains phénomènes du latin dans des recoins isolés et éloignés des foyers de la culture antique, mais est-ce que pour les origines des parlers romans ces phénomènes et ces régions ne comptent pas? Ici barbare ne signifie pas le contraire de latin et n'équivaut pas non plus à extra-latin : n'est-ce pas par des individus aux noms barbares que le latin a été reçu ou adopté en Gaule ou en Espagne[1]?

Hormis cette incommodité d'abolir les limites entre le latin et les langues barbares, en faisant à celles-ci leur part dans l'origine des langues romanes, il y en a une autre : celle qui conduit, en considérant ces phénomènes dès le début de la romanisation, à introduire un élément d'inquiétude en pleine période de latin classique.

Le titre d'un chapitre de la *Storia della lingua di Roma*, de G. Devoto : « Penetrazione latina e reazione locale », est utile aussi — pourquoi pas? — pour des régions autres que l'Italie, surtout là où les conditions linguistiques sont semblables à celles des régions osques ou gauloises de l'Italie, dans ce sens qu'un substrat indo-européen était dans une certaine mesure proche du latin, et que la réaction locale avait une possibilité de s'exercer, puisque, pour les langues plus éloignées (ibérique *sensu stricto*[2], sémitique, chamitique), on n'observe pas de telles réactions sur le latin.

Cette réaction locale s'explique du fait du bilinguisme, puisque l'implantation du latin ne pouvait pas être pour les indigènes tout à fait soudaine. Plusieurs générations conservaient encore leur langue, plus ou moins dégénérée ou mêlée au latin, et de même que Meillet a souligné[3] que « les trouvailles de la Graufesenque ont montré que, au 1er siècle de l'ère chrétienne, le langage d'un atelier de potiers du sud de la France était encore le

1. Cf. Sittl, *Ueber die lokalen Verschiedenheiten des Lateins*, Erlangen, 1882, p. 43 ss.

2. Sur cette distinction entre l'ibérique de l'est de la Péninsule et l'état linguistique compliqué de la Péninsule dite Ibérique, cf. ma communication au premier Congrès international des Études classiques, *Actes*, p. 49 ss.

3. *Esquisse d'une histoire de la langue latine*$_4$, p. 230. Sur l'importance du bilinguisme à date ancienne, cf. aussi Vendryes, *Revue de ling. romane*, I, p. 268 s.

gaulois », les inscriptions de Peñalba de Villastar[1] nous montrent des textes celtibériques à côté du vers de Virgile : *Tempus erat quo prima quies mortalibus aegris*, inscrit par les mêmes gens sur le même rocher.

Cela n'a pas pu être sans conséquence pour le latin local et, malgré l'organisation uniforme de l'enseignement scolaire, la thèse des différences locales du latin, qui, de son temps, n'obtint pas l'approbation des linguistes[2], serait nécessaire pour expliquer l'importance de certains faits qui, de manière positive ou négative, se reflètent dans les langues romanes et prouvent la persistance du substrat. Lequel, fondé sur la réalité incontestable d'une époque de bilinguisme durant plusieurs générations, cesse d'être une espèce de revenant ou de *ens rationis*.

Il faut donc définitivement abandonner l'idée que les romanistes se sont faite de la continuité d'une unité supposée du latin jusqu'en des temps très avancés[3]. C'est celle que nous trouvons exposée chez H. F. Muller (*A Chronology of Vulgar Latin*, Beiheft LXXVIII zur *ZRPh*, Halle, 1929), avec une rigueur et même une exagération qui ne s'explique que par le désir des spécialistes de trouver les explications des phénomènes sans sortir de leur domaine. Selon lui, dans la Romania, « no real dialects are to be discovered before the literary periode of the Romance lan-

1. M. Gómez-Moreno, *Miscelánea*s. Primera parte : La Antigüedad, Madrid, 1949, p. 207 et 326 ss.

2. K. Sittl, *Ueber die lokalen Verschiedenheiten des Lateins* ; A. Budinszky, *Die Ausbreitung der lat. Sprache über Italien und die Provinzen*, Czernowitz, 1881 ; L. Hahn, *Rom und Romanismus im griechisch-römischen Osten*, Leipzig, 1906 ; H. Zilliacus, *Zum Kampf der Weltsprachen im oströmischen Reich*, Helsingfors, 1935. — Tout récemment encore, M. L. Wagner (*Romanische Forschungen*, LXI, p. 4 et 16 ss.) insiste sur l'universalité, par exemple, de la sonorisation des occlusives intervocaliques et, à propos de la distinction à cet égard de deux territoires romans, dit : « Die Versuche, die romanischen Zonen, die die stimmlosen Verschlüssen erhalten, und diejenigen, in denen sie stimmhaft werden oder schwinden, auf Grund historischer Zusammenhänge abzugrenzen ist bisher, wenn man die Dinge unbefangen betrachtet, als gescheitert anzusehen. » Mais, si ce que détermine le procès de la sonorisation est le contact avec la voyelle (ou la consonne continue), pourquoi en basque, par exemple, la sonorisation après *r, l, n* est-elle constante, et de même la conservation des sourdes intervocaliques, tandis que les sourdes intervocaliques se sonorisent dans les territoires celtiques, et là la conservation des occlusives sourdes après continue est, par contre, constante? Évidemment, à côté des causes physiologiques, il y en a d'autres qui orientent leur fonctionnement.

3. Je crois que, le jour où le *Corpus Inscriptionum* sera dépouillé attentivement du point de vue grammatical, cette idée commode de l'unité du latin de l'Empire tombera, pour faire place à une idée plus complexe et plus exacte. Au fond, cette unité latine n'est qu'une variante de l' « Urindogermanisch », « Urgriechisch » ou « italique commun », non démontrés, ni démontrables, mais supposés par une convenance de la science.

guages » (p. 5). Notre réponse à cette thèse est que, dans l'unité du latin vulgaire, certaines tendances capitales des futurs dialectes romans existaient depuis le commencement de la colonisation romaine. Je crois que G. Mohl, qui signale[1] pour certains dialectes italiens une descendance assez directe de l'ombrien ou de l'osque, est plus près de la vérité que Muller.

Examinons une autre affirmation de Muller (p. 1) : « It may be true indeed that some features of the pre-Roman dialects survive in the Romance languages... but in general they do so through having been incorporated in the common Latin language. » Elle est acceptable en partie, mais ce qu'il faudrait expliquer, c'est ce que Muller comprend par « common Latin », puisque au moins les particularités de prononciation (et c'est une de celles-ci qui justement va nous occuper maintenant), c'est-à-dire des phénomènes de substrat (imposés à travers une époque de bilinguisme), restèrent attachées au sol, comme c'est le cas, par exemple, pour les voyelles basques identiques à celles du castillan ou pour l'évolution bien connue du *-ct-* latin dans les pays à substrat celtique.

Nous ne nions pas l'unité du latin dans l'Occident, mais cette unité est une abstraction des savants modernes, comme naguère elle fut un idéal de l'enseignement antique[2]. Il y eut une lutte dynamique entre cet idéal pour s'imposer et les restes vivants de la langue indigène dans tel ou tel coin de l'Empire, puisque, comme on a dit, tout parlant bilingue introduit une perturbation dans la communauté linguistique, tendant, en tant que communauté, vers l'unité.

Nous allons considérer l'une de ces perturbations résultant du substrat (c'est-à-dire du fait du bilinguisme) : celle de la lénition : sonorisation ou chute des sourdes intervocaliques. Il y a, à vrai dire, un véritable accord de la part des romanistes pour nier l'ancienneté du phénomène : « All' inizio del v secolo ci portano i primi documenti dell' avvenuta lenizione », dit un illustre linguiste, qui a spécialement travaillé sur la question[3]. Et Grandgent, dans son *Introduction to Vulgar Latin*, qui représente bien

1. *Introd.*, p. 115 ss., 125 ss., 128 ss., 133 ss., 144 ss.
2. Cf. Sittl, *op. cit.*, p. 46.
3. Battisti, *La crisi del latino*, p. 111 ; le même auteur avait déjà (*Le dentali esplosive intervocaliche nei dialetti italiani*, Beiheft XXVIII A zur *ZRPh*, p. 22) signalé la fréquence

l'état de la question il y a un demi-siècle, est tout à fait du même avis [1]. Le grand représentant du mouvement des *Junggrammatiker* dans le romanisme, W. Meyer-Lübke, a aussi nié plusieurs fois cette ancienneté [2]. Dernièrement encore, un grand celtiste, J. Pokorny [3], nie énergiquement la relation entre la sonorisation latine et celle du gaulois.

Néanmoins, il y aurait là quelque chose à dire. Dans des travaux antérieurs [4], j'ai signalé une soixantaine de cas dans la péninsule hispanique, où la sonorisation s'est produite. Hors de la péninsule [5], les cas semblent aussi nombreux, et il faudrait en dresser une liste d'ensemble. D'autant plus que, si nous tenons compte de ce que dit H. Maier, *Die Entstehung der romanischen Sprachen und Völker*, p. 53, si l'on acceptait la coïncidence entre le

du phénomène en Espagne, mais il considère comme étranger aux préoccupations du romaniste de savoir si c'est un cas d'influence du substrat ibère ou celtique.

1. Il se prononce, comme la plupart des romanistes, pour le v[e] siècle comme date initiale de la lénition romane ; voir la p. 169 de la trad. espagnole de son *Introd.*, sous le titre de *Latin vulgar*, par Francisco de B. Moll, Madrid, 1928.

2. *Introduccion a la lingüistica romance* (trad. A. Castro, Madrid, 1914), p. 265, *Revista de filologia española*, XI, 1924, p. 1 ss.

3. *Vox Romanica*, X, p. 254 ss. Cf. aussi M. L. Wagner, *Roman. Forschungen*, LXI, p. 16 s.

4. *Boletin de la R. Academia Española*, XXVIII, 1948, p. 265-280 (reproduit avec des corrections dans les *Estudios sobre las lenguas primitivas hispanicas*, Buenos-Aires, 1949, p. 127-147). Cf. aussi la nouvelle (3[e]) édition des *Orígenes del español* de Menéndez Pidal (Madrid, 1950), p. 257, où je trouve ma thèse acceptée ; plus explicitement encore chez R. Lapesa, *Historia de la lengua española*$_2$, p. 30 et 63. On pourrait bien dire que, parmi les linguistes espagnols, il n'y a aucune difficulté pour reconnaître l'antiquité du phénomène ; cf. D. Alonso, *Rev. de filologia española*, XXIV, p. 385. Cf. également ma contribution aux mélanges dédiés à Fr. Krüger, actuellement sous presse à Mendoza.

5. Il est curieux de signaler que A. Carnoy, qui a le premier réuni le matériel de la sonorisation dans la Péninsule (*Le latin d'Espagne*$_2$, Bruxelles, 1906), n'a pas osé tirer les conséquences de ses matériaux. D'après la thèse de Schuchardt (Leipzig, 1866-1868), il n'existe pas de collection d'exemples empruntés à tout l'Occident. C'est ce que nous avons voulu faire dans ce travail. Je ne prends de Schuchardt que les exemples antérieurs au VII[e] siècle, et toujours en les vérifiant sur des éditions modernes. — En résumant ici les résultats de Pedersen sur la lénition, ce qui nous intéresse est que celle-ci existe justement dans les deux formes considérées ici : consonnes entre voyelles et entre voyelle et continue (*Vergl. kelt. Gramm.*, I, p. 430). Pour ce qui est de la date du phénomène, Pedersen (*Ibid.*, p. 436 s.) hésite, étant donné la résistance des romanistes à reconnaître son antiquité, et si, d'un côté, il soutient, en tout cas, qu'il ne peut être postérieur à l'an 400 après J.-C., il arrive à signaler que, si l'on considère le passage du *p* indo-européen à *f* comme entrant dans la lénition, ce phénomène serait déjà signalable vers l'an 800 avant J.-C. Nous trouvons des semblables cautions à propos de l'antiquité de la lénition chez Dottin, *La langue gauloise*, p. 101, avec les références à p. 62 s. ; L. Weisgerber (« Die Sprache der Festlandekelter », *Berichte der römisch-germanischen Kommission*, XX, 1930, p. 217) reconnaît la lénition à l'intérieur du mot, sans faire une étude spéciale de la question. Meillet, *Esquisse*, p. 232 s., avec Vendryes, *Rev. de ling. rom.*, I, p. 273, a été un des premiers à accepter l'origine celtique des altérations des consonnes intervocaliques, au moins dans le domaine gallo-romain.

phénomène tel qu'il apparaît dans notre péninsule et le substrat « occidental » qui a influencé les langues celtiques, la relation entre le phénomène ancien et l'évolution romane ultérieure pourrait être plus acceptable pour les romanistes.

Il serait d'abord nécessaire de définir le phénomène de la lénition, parce que, dans le cours de notre recherche, nous avons trouvé aussi des cas de sonorisation dans des domaines linguistiques d'où le substrat celtique est tout à fait exclu. A notre avis, le plus caractéristique des traits de la lénition est ce que Pedersen (*Vergl. kelt. Gramm.* I, p. 428) appelle « Doppelaussprache », une espèce de double valeur des consonnes en certaines positions. La difficulté de l'étude du phénomène consiste dans le fait que, comme le dit le même savant pour les documents des langues celtiques (*Ibid.*, p. 427), « die Bezeichnung der Lenition ist in den älteren literarischen Perioden sehr unvollkommen, teils deshalb, weil verschiedene Laute mit den gleichen Zeichen bezeichnet werden, teils deshalb, weil man bestrebt ist die Normalgestalt des Anlautes in allen Verbindungen festzuhalten ».

Mais ce qui doit nous aider à délimiter l'extension de la lénition celtique préromane, c'est la considération de ce que certains aspects du phénomène restent loin d'elle, même s'ils coïncident partiellement. Nous oserions donc considérer comme significatif pour l'origine celtique de la lénition romane le type limité aux intervocaliques occlusives, avec sonorisation pour les sourdes et chute pour les sonores.

Le caractère complexe de la lénition celtique a été très bien distingué par Pedersen : « Es ist durchaus möglich, dass dasjenige, das sich uns als ein einheitlicher Vorgang darstellt, in Wirklichkeit auf eine ganze Reihe von psychologisch gleichartigen, aber chronologisch weit getrennten Vorgängen beruhen kann » (*Ibid.*, p. 437). On nous accordera donc le droit de considérer le phénomène à un moment déterminé, en nous arrêtant à l'époque où il était plutôt intervocalique, sans qu'à l'initiale du mot il existât encore (d'autant plus que la chose semble en celtique moderne en relation avec le manque d'autonomie que les mots ont dans ces langues, conséquence de la pauvreté de la conscience d'individualité des mots ; cf. Pedersen, *op. cit.*, I, p. 25).

D'ailleurs l'idée soulignée par H. F. Muller (p. VIII et suiv.) de la longue préparation des changements phonétiques favorise

notre tentative de fonder la lénition romane sur le substrat occidental. Menéndez Pidal, *Orígenes del Español*, p. 535, dit très justement : « Hay que desechar la falsa creencia de que los cambios lingüísticos se realizan rápida y casi momentáneamente, a modo de una revolución decidida y arrolladora. » Et ce savant a fort bien signalé les étapes lentes de l'évolution linguistique : « La duración del cambio fonético suele ser extraordinariamente larga, multisecular, por lo mismo que la tradición que hay que vencer es más fuerte que todas, como arraigada en la inmensa repetición cotidiana del acto colectivo del lenguaje. Los 300 años señalados por Saussure como caso notable de duración para la propagación de un cambio lingüístico, son todavía poca cosa en muchos casos » (*Ibid.*, p. 533).

Il nous faudrait choisir théoriquement le type le plus primitif et exclusif de la lénition celtique, et, d'accord avec cette exigence méthodique, nous excluons de notre considération :

a) La sonorisation après liquide ou nasale que nous trouvons en basque ou en aragonais, et plus ou moins sporadiquement en d'autres régions de l'Espagne[1]. Comme l'a rappelé Menéndez Pidal[2], en se rapportant à une autorité aussi peu suspecte de sympathie pour le substrat que celle de Meyer-Lübke[3], le même phénomène apparaît en ombrien après *n*, où nous avons *iuengar* 'iuuencae', *tursiandu* 'terreantur' > 'fugentur', *ander* 'inter'[4], comme précédent d'une sonorisation que l'on trouve dans les dialectes du Midi de l'Italie[5]. Au même type, qu'il faudrait attribuer à un substrat[6], appartiennent nombre de sonorisations du

1. Menéndez Pidal, *Orígenes*$_3$, p. 296 ss. ; Saroïhandy, *Rev. internat. des Ét. basques*, VII, 1913, p. 481 et 489 ss. ; W. Elcock, *De quelques affinités phonétiques entre l'aragonais et le béarnais*, Paris, 1938, p. 168 ss. ; G. Rohlfs, *Le gascon* (Beiheft 85 zur *ZRPh*), p. 89 ss. — Dans des inscriptions de León (Gómez-Moreno, *Catálogo monumental de León*, p. 73 s.), nous avons les deux formes *Aprunculorum* et *Aprungulorum*, et à Zamore (Gomez-Moreno, *Catálogo monumental de Zamora*, p. 39) l'hypercorrection *Ampati* au lieu d'*Ambati*. Est-ce sous ce chef qu'il faudrait considérer *Vergelleses* de *CIL* XII 1356, qui, pour Élise Richter, *op. cit.*, p. 12, est un cas de notre lénition?

2. *Orígenes*$_3$, p. 299.

3. *Intr. a la ling. rom.*, p. 267.

4. R. von Planta, *Gramm. der oskisch-umbrischen Dialekte*, I, p. 551 s. ; C. D. Buck, *A Grammar of Oscan and Umbrian*, p. 96.

5. Meyer-Lübke, *Gramm. des langues romanes* (trad. franç.), I, p. 383 ; G. Rohlfs, *Hist. Gramm. der italienischen Sprache*, I, Berne, 1949, p. 321, 325, 326 s., 329, 333 ss.

6. G. Mohl, *Intr. à la chronol.*, p. 273 ss. — La sonorisation du type *cygnus* < κύκνος, *Progne* < Πρόκνη est sûrement un cas d'assimilation.

latin non encore classifiées. F. Sommer[1] représente très bien l'hésitation quand il dit que « der vielfach im Romanischen zu beobachtende Uebergang von Tenues in Mediae ist dialektisch auch schon im Volkslatein vorhanden gewesen ». Le problème pour nous est justement de déterminer le dialectalisme dans le latin vulgaire, question malheureusement évitée depuis plus d'un demi-siècle. Quelques exemples cités par Sommer appartiennent à cette tendance de l'Italie du Sud : *opordet* (*CIL* IV 4430), *congordia* (IX 2249), *imbeia* (= *impia*) (X 719) ; ajoutons *Ambliato* (IX 4124), βενεβερενδι (= *benemerenti*), Diehl, *Inscr. Christ.* 4913. Des graphies hypercorrectes comme *lincet* (*CIL* IV, 1383), *Loncus* (*Notizie degli scavi* 1929 p. 396, 28) nous renseignent sur la même tendance. Elle subsistait encore dans la langue parlée du temps de Servius, qui, s'il ne fait pas de spéculations à propos de la forme grecque ἀμόργη, nous dit (*Georg.* I 194) « et *amurca* per *c* scribitur et per *g* pronuntiatur ».

b) Un district de sonorisation des intervocaliques apparaît dans le centre de l'Italie, lequel, pour des raisons chronologiques évidentes autant que par sa différence ethnique, semble devoir rester hors de notre étude. Signalons d'abord *Sadria*, nom correspondant à *Satrius*, dans une inscription de l'époque de Pompée, provenant de Lucanie (*CIL* I 1256, I_2 1684), que l'on pourrait mettre en relation avec les indications de W. Schulze[2] : « Osk. *Sadiriis Sadrius CIL* X 388 Lukanien, paelign. *Sadries* (von Planta cit.) lassen, wie es scheint, durch die im Oskischen und Paelignischen sonst nicht vorkommende Erweichung der Gruppe *tr* auf eine Wanderung des Namen schliessen. » De toute façon, le cas est le même que pour l'ombrien *adro* 'ātra', *adrer* 'ātrīs' (von Planta I p. 551 s.). Toujours au Midi de l'Italie, nous pouvons citer : *Dragontianus* (*CIL* X 644), *sagrum* (XIV 3571, douteuse), *lagremas* (IX 648, tardive, juive), *pages* (IX 1378, chrétienne, datée de l'an 508), *Amadus* (VI 12944), *fegit* (VI

1. *Lat. Laut- und Formenlehre*$_2$, p. 198 ; cf. Leumann-Stolz, *Lat. Gramm.*, p. 127, qui admet *opordet*, *tridicum*, *i(m)mudauit*, « offensichtlich als Vorbote romanischer Entwicklung ».

2. *Zur Gesch. der lat. Eigennamen*, p. 226. Pour le latin *tr* > *dr*, voir Lindsay, *Die lat. Sprache* (trad. all. Nohl), p. 330, où l'on peut remarquer le contact avec le celtique pour certains mots comme *drusus*. R. von Planta, *op. cit.*, I, p. 548 s., et II, p. 608, explique *scabellum* par sonorisation (cf. *scapulae*) en contact avec samprasarana, mais il ne faut pas recourir à cette explication ; voir Walde-Pokorny, *Idg. etym. Wb.*, II, p. 539 et 560.

15471), *deb(osita)* (XI 4339, de l'an 491 ou 526), *agolitus* (X 4528), et précisément, de Pompéi, nous avons *pagatus* (*CIL* IV 1486), leçon contrôlée personnellement par Väänänen[1], *logus* (*Not. d. Sc.* 1913 p. 360, 18), *tridicum* (*CIL* IV 5380, 21). Graphies fautives pompéiennes : *Nicidi* (4696), *Primicenie* (3976), *roca(t)* (7091), et romaines : *refriceria* (Diehl 3804 C), *quaracinta* (Id. 888), *cinquacinta* (Id. 604, 2761), *sexsacinta* (Id. 3523 D), *uiqinti* (Id. 4126), etc. Même en Afrique nous avons *lugum* et *loum* (= *locum*) (Diehl *Inscr. Christ.* 4850 A3 et 2187). Pour la classification de ces exemples de sonorisation, il serait utile de rappeler que G. Bonfante[2] a réagi, à la suite de Ascoli, contre l'explication courante de la sonorisation en toscan et en italien du sud en général comme conséquence des influences septentrionales. Il signale, avec Ascoli, que cette sonorisation est plus fréquente après *a* (justement comme dans les exemples latins signalés). Nous croyons donc que c'est un substrat spécifiquement italien qui est responsable de telles sonorisations, lesquelles doivent être distinguées de la lénition celtique. La tendance du substrat local pourrait bien expliquer l'observation que M. Pei (*Romanic Review* XXXIV p. 241) a faite sur la situation romane : « Centro-southern Italian shows extremely mixed results. »

c) Les anciennes sonorisations en position initiale et parfois aussi médiane des emprunts grecs en latin : *gubernare* < κυβερνᾶν, etc., à propos desquels Meillet, *Esquisse*, p. 92, s'exprime avec une remarquable précision : « Les occlusives non aspirées, soit sourdes π, τ, κ, soit sonores β, δ, γ, du grec, ne devaient pas répondre exactement à *p*, *t*, *c* et *b*, *d*, *g* du latin ; car il semble bien que le type des occlusives de ces langues ait été autre que le type indo-européen[3]. » Serait-il opportun de rappeler que dans le basque la

1. *Le latin des inscriptions pompéiennes*, p. 91.

2. *Publications of the Modern Language Association of America*, LXI, p. 5, avec référence à Ascoli (*Arch. Glottol. Ital.*, X, 1886/88, p. 85 ss.) sur des mots tels que *lago, contado, grado, dado, avvogado, vescovado, scuriada, strada, contrada, spada*. Cf. R. Hall, *Language*, XIX, 1943, p. 127 ss. ; M. Pei, *Romanic Review*, XXXIV, p. 243 ss. ; aussi H. Meier, *Die Entstehung der roman. Sprachen u. Völker*, p. 46 s., avec bibliographie.

3. Il faudrait signaler ici que ce phénomène est loin de rester limité à l'époque archaïque, et on le trouve partout sous l'Empire : *Euge* (= *Euche*) (*CIL* IV 1590) ; *Gloue* (= *Chloe*) (4430) ; *Egloge* (2148) ; *Arpogra* (2400 et add. p. 221) ; *Acele* (*CIL* XII 859) ; *Acenor* (5682_{22}) ; *Euancelus* (*CIL* V 7) ; *Epacathi* (*CIL* II 5227) ; *Athenachoras* (Schol. Bobb. in Cic., p. 236_{29} Orelli). Peut-être faut-il considérer ici des cas de la langue médicale comme *astago* < ἀσταχός chez Pline Valérien (VI[e] siècle), cf. Ernout, *Philologica*, p. 167 ; *emigranium* (*Cor-*

consonne initiale est toujours sonore[1], même dans les emprunts du latin et du roman[2]? Il y a peut-être une tendance très marquée dans cette direction, et nous la trouvons aussi en Hispania dans des types comme : *Callaeci*, mais[3] *Matribus Galaicis* (*CIL* II 2776), *Gallaeca* (*Id.* 556) ; *Gloutius* (*Id.* 2323), en face du très fréquent *Cloutius* ; *Gaulinianus* (*Id.* 6284), peut-être en relation avec le toponyme actuel *Llanos de Caulina* (R. de Berlanga apud Hübner, *CIL* II, suppl. p. 1038). En Italie, le même type apparaît : Sommer, *op. laud.*, p. 198, cite *Bompeiiana* (*CIL* IV 538). Ajoutons de Rome *biziṅus* (= *pisinnus*) (Diehl, *Inscr. Christ.* 4116 D). Des hypercorrections comme *cenialis* (*CIL* IV 1592, add. p. 209, 1666), *caru* (= *garum*) (5666), *Centius* (1425), *Cranio* (2062, 2950) pourraient être quelque chose de plus que des confusions d'écriture, comme on les considère généralement[4]. Même à une époque archaïque, on voudrait donner, contre la thèse de la confusion[5], cette signification à *gonlegium*, *gondecorant* des cuisiniers falisques (*CIL* I_2 364), formes qui apparaissent à côté de *Volġani*, comme pour nous signaler que la sonorisation de l'initiale va à peu près de pair avec la sonorisation après les nasales et les liquides, signalée sous *a)*.

On voit, en effet, que la délimitation du phénomène qui nous intéresse est assez délicate, d'autant plus que les types de sonorisation étudiés sous *b)* et *c)* se trouvent de même dans les langues celtiques historiques[6], peut-être seulement parce que la sonorisation à l'initiale a été entraînée par la perte de l'autonomie du mot. Voilà un point où l'on voit le caractère complexe de la lénition celtique telle qu'on l'observe dans les dialectes historiquement connus. Pour les époques anciennes, on ferait bien de chercher le type le plus ancien dans la lénition des intervocaliques,

pus Glossar., IV, p. 18_3) < ἡμικρανία, cf. Niedermann, *Emerita*, XI, p. 282. Chez Paul-Festus, 94_{25}, nous trouvons *incitega* comme transcription du grec ἐγγυθήκη.

1. Gavel, *Gramm. basque*, I, p. *33 s. ; Tovar, *Estudios*, p. 19, et *Minos*, I, p. 63 ss.

2. Par exemple *gela* < *cella*, *dorre* < esp. *torre*, *dembora* < *tempora*.

3. U. Ph. Boissevin, *Mnemosyne*, XX, 1892, p. 286 ss., a déjà voulu nier la latinité des formes avec *g-* en signalant la coïncidence avec des formes portugaises comme *gavea* < *cauea*. Mais qu'est-ce alors que ce *g-* à l'époque antique, et sur des inscriptions en latin, si ce n'est pas du latin? Voilà le nœud de la question.

4. Sommer, *Lat. Laut- u. Formenlehre*$_2$, p. 97, et Stolz-Leumann ne prennent pas position.

5. Sommer, *op. cit.*, p. 29, n. 1 ; Stolz-Leumann, p. 47.

6. Pedersen, *Vergl. kelt. Gramm.*, I, p. 427 ss.

attestée du moins pour le gaulois[1] et pour le celtibère[2], ainsi que dans les noms propres indigènes des inscriptions latines de l'Occident celtique : l'Hispania du Nord-Ouest, la Gaule avec la Cisalpine.

* * *

Nous allons dresser maintenant la liste des cas que nous avons pu rassembler. Un coup d'œil sur la distribution géographique, ainsi que sur la fréquence relative des différentes classes d'occlusives (les plus nombreuses sont les gutturales, les moins nombreuses partout les labiales), suffit à nous assurer que notre méthode est légitime et que, en réalité, dans tout le territoire étudié, nous avons affaire au même phénomène.

Gutturales.

Hispania : après *a* : *Veliagu(n)* (*CIL* II 5715), *Cosoudauiniago* (5071, 5628), *Tongoenabiago* (2419 et *Eph. epigr.* VIII, p. 401), *Bandueca-[da]go* (référence dans mes *Estudios*, p. 136, 190). Tardif, a Majorque, *Agileius... hic qiescit* (*CIL* II 3670).

Après *e* : *Lahoparniomego* (*BRAH* LVI, p. 353), *Bandiaeapolosegu* (*CIL* II 740).

Après *i* : trois exemples datés de 152 ap. J.-C. : *Auolgigorum*, *Visaligorum*, *Cabruagenigorum* (*CIL* II 2633) ; *Celtigun* (6299), *Caledige* (6298), *Caelioniga* (*CIL* 5736 et add. p. 1050), *Aulgigun* (*Eph. epigr.* VIII, p. 509), *Veronigoru(m)* (*CIL* II 5714), *Crastunigun* (*Estudios*, p. 136), *Crougintoudadigoe* (*CIL* II 2565 et *BRAH* LVIII, p. 394). Peut-être aussi la forme de Pline (III 24) *Ossigerdenses*, en face de *Ossicerdenses* de *CIL* II 4241 et 4267.

1. Dottin, *La langue gauloise*, p. 101 ; cf. Bartoli, *Intr. alla neolinguistica*, p. 46 ; il est vrai que Pokorny, *Vox Romanica*, X, p. 266 s., a nié en général la lénition pour le gaulois, tout en reconnaissant que « nur was das Schicksal der einfachen intervokalischen Verschlusslaute betrifft, besteht eine auffallende Parallele zwischen dem Spätgallischen und dem Britischem... ». Mais Pokorny dit tout de suite, en s'appuyant sur l'autorité de W. von Wartburg (*Zeitschrift für romanische Philologie*, LVI, p. 8 s.) et Sommer (*op. cit.*, § 115), que « auch im Lateinischen ist ganz unhabhängig vom Gallischen eine Sonorisierung der Tenues zwischen Vokalen eingetreten ». Nous croyons délimiter plus exactement le phénomène en latin et souligner la coïncidence géographique entre les cas signalés dans l'ancien territoire latin occidental et les langues romanes qui sonorisent. Sommer, dans le passage cité par Pokorny, réunit des choses assez complexes, que nous avons voulu séparer pour commencer notre travail, et, quant à von Wartburg, il craint plutôt de se compromettre dans la question du substrat. Cf. ce que nous indiquons sur son attitude, dans *Estudios*, p. 131.

2. Nous reviendrons plus tard sur la question ; pour l'instant, cf. nos *Estudios*, p. 27 s.

Après *o* : *Bandoge* (Leite de Vasconcellos, *Religiões da Lusitania* II, p. 316).

Après diphtongue : *Vacodonnaego* (*CIL* II 2636), *Aegiamunniaego* (2523), *Reuelanganidaeigui* (Leite de Vasconcellos, *op. cit.* II, p. 323), *Ceceaigis* (*CIL* II 2597), *Toudopalandaigae* (*BRAH* LXIV, p. 306), *Adaegina* (*CIL* II 605).

Hypercorrections : *Caeilobricoi* (*CIL* II 416), *Bandueaetobrico* (2515), [*L*]*oncobricensium* (5564), *Tongobriceses* (743), *Meducena* (*BRAH* XLI, p. 533), *Perecrinus* (*CIL* II 765), etc.

GALLIA (avec GERMANIAE) : après *a* : *Mag*(*edonica*) (*CIL* XIII 6870, Mayence), *agolitus* et *i*(*n*) *page* (inscr. chrétienne de Lyon, *CIL* XIII 2375).

Après *e* : *Segundio* (*CIL* XIII 6316, près de Worms), *Segundinus* (795, Bordeaux), *segolum* (7748, inscr. chrétienne de près de Andernach).

Hypercorrections très nombreuses : *coniuci* (*CIL* XIII 6190, 6252, 8357, 8384)[1], *cura acente* (7441), *reliciosa* (2377), *Kalendas Acustas* (*CIL* XII 5353), *Meducino* (id. 21), *graecario* (= *graegario*, glosé par Mommsen comme « magnario, gregatim mancipia uendere solito) (3349), *Nicridius* (4640), *Nicrina* (4990), *aed*(*ilis*) *pac*(*i*) (= *pagi*) (1377), *relicio* (1146), *Macia* (1356). De même, nous trouvons *iocali* (= *iugali*), *liticare et paco* (= *pago*) dans les *Formulae Andecauenses* 1 a Zeumer (an 515). De son côté, Élise Richter[2] cite un exemple semblable : *macistratus*.

Après *i*, comme nous le verrons, le cas le plus favorable, nous ne trouvons pas d'exemples : signalons *Theudorigo* (dans le titre d'une des *Formul. Andec.*, p. 2, Zeumer, après an 675/6). Rappelons-nous le témoignage d'Élise Richter[3], laquelle, après une minutieuse recherche, a admis que, dans le cas le plus favorable (syllabe éloignée de l'accent : **silvâtigu*), il faut admettre la lénition déjà depuis le IIIe siècle.

CISALPINA : on ne remarque, à ma connaissance, que des hypercorrections : *coiuces* (*CIL* V 4658)[4], *colleciatus* (4015), *cinquacinta* (6191).

TEXTES LITTÉRAIRES : *uatiginando* (Schol. Bobbiensia in Cic., p. 315, 6 Orelli, ms. du Ve siècle), *nauigularius* (deux fois) et *logationis*, dans le ms. Florentinus du *Digeste* IV 9, 1, 3, et XXIV 3, 7, 1 (VIe-VIIe siècle).

1. Peut-être Mommsen a tout simplement raison quand il écrit (*CIL* IX, p. 800) que *coniuci* « ad neglegentiam fabrilem pertinet, non ad grammaticam rationem ».

2. *Chronologische Phonetik des Französischen bis zum Ende des 8. Jahrhundert*, LXXXII Beiheft zur *ZRPh*, p. 12.

3. *Ibid.*, p. 110 s.

4. Voir Mommsen, cité ci-dessus, n. 1.

Dentales.

HISPANIA : après *e* : *Bedoniesis* (cf. *Betunia*, *Betuna*) (tessera datée de 27 ap. J.-C., *CIL* II 6246, 1), *Bedunus* (2507), *Bidunien[sem]* (*Eph. epigr.* VIII, p. 408), *perpeduo* (*Eph. epigr.* VIII 203 a, inscr. datée par Hübner, du IV^e^ siècle).

Après *u* : le fameux cas *imudauit* (= *immutauit* et non *inmundauit*)[1] (*CIL* II 462, II^e^ siècle), *Caraedudi* (5663, nom de divinité, cf. *Apollo Virotutes*, *CIL* XII 2525 et XIII 3185, v. Brugmann II 1_2, p. 454, et peut-être aussi *Corionototae* en Angleterre, *CIL* VII 481), *Iuuentudis*, Vives, *Inscr. crist.* 381 (chrétienne).

Après *a* : *Ambada* (*CIL* II 2908, 2909), *Ambadus* (5709). La forme *Ambatus* est très répandue en Hispania, mais *Ambactus* n'y est pas connu ; *Adaegina*, plus haut indiquée.

Après *i* : *idem* pour *item* (*CIL* II 2633, deux cas, datés l'un de 27 ap. J.-C., l'autre de 152)[2], *Tridiaui* (*ibid.*, partie datée de 27 ap. J.-C.), *-toudadigoe* (v. plus bas), *Tridoniecu* (Gómez-Moreno, *Misceláneas*, Madrid, 1949, p. 205), *Reuelanganidaeigui*, signalé plus haut, *Doiderus* (*CIL* II 5708, 5711, 5720), *Douide* (5714), *Douidena* (5744), *Doidena* (*Eph. epigr.* VIII, p. 428).

Après *o* : *Clodamenis* (*CIL* II 2462, s'il correspond à *Clutimoni*).

Après diphtongue : *Laeda* (= *Laeta*) (*BRAH* LXVI, p. 14), *Caraedudi*, signalé plus haut, et, parmi les représentants de l'indo-européen **toutā* (cf. *Zephyrus* I, Salamanca, 1950, p. 33 ss.), *Toudopalandaigae* (*BRAH* LXIV, p. 306), *Crougintoudadigoe* (*ibid.* LVIII, p. 394).

GALLIA et GERMANIAE : *uodum* (*CIL* XIII 8775). Peut-être faut-il rapporter ici le nom celtique *Viriod(al)* (= *Viriotal*), lu à Pompéi (cf. Väänänen, *Le lat. des inscr. pomp.*, p. 93), *uidi* (= *uitae*), *fossado*, *fossadassit*, *prado* (*Form. Andecauenses* 19, 30 ; 28, 17 ; 28, 18 et 20 ; 54, 24 Zeumer, VII^e^ siècle). Ajouter ici le fleuve Φρουΐτις/Φρουΐδις de Gaule Belgique (*Journal of Celtic St.*, I, p. 56).

Hypercorrections : *canditatus* (*CIL* XIII 4328), cf. *Rhotanus*, chez Grégoire de Tours, et *cataueris*, chez Frédégaire, cités par E. Richter, p. 156.

1. Malgré l'opposition d'un aussi grand savant que Meyer-Lübke, *Revista de Filología Española*, XI, p. 2 (qui, du reste, l'admettait avant, chez Gröber, *Grundriss*, I, p. 363), ce cas est évident ; voir, par exemple, le *Thesaurus* VII 1, col. 512_{82} ; M. Niedermann, *Essais d'étymologie et de critique verbale*, p. 68, et, tout récemment, J. Sofer, *Die Sprache*, II, p. 27.

2. Je ne donne qu'ici, et parce que ce sont des cas datés, les exemples de cette confusion, qui pourrait très bien obéir à des raisons plutôt morphologiques que phonétiques. Nous avons, par exemple, un autre cas à Rome, Diehl, *Inscr. Christ.* 1231, 6. Encore plus morphologique est *quodannis* pour *quot annis*, dont je signalerai un cas à Ibiza (*CIL* II 3664), quatre en Gaule Cisalpine (*CIL* V 4410, 4448, 5272), cinq en Italie centrale (*CIL* X 1880, 451, 3678, 5809, 5853_{11}).

PANNONIA : *Extricadus* (*CIL* III 3620) est un cas bien connu, mais il ne faudrait pas dire, par exemple, qu'il soit unique dans tout le *Corpus*[1].

CISALPINA : à comparer avec les représentants de **teuta* en Espagne, nous avons *Teuda* (*CIL* III 4481, 14326 et 14378, V 3068), *Teudus* (V 3995) ; peut-être aussi *Teudicus* (V 4925), *Tudicius* (V 2515). Kretschmer (*KZ* LXIX, p. 10) a cru pouvoir signaler ici la Lautverschiebung germanique, mais, quand on situe ces cas dans le cadre de la sonorisation, nous croyons qu'il ne faut pas chercher une explication si difficile que celle de supposer un nombre assez grand de noms germaniques conservant leur phonétique dans des pays étrangers[2].

BRITANNIA : les inscriptions sont étrangement correctes de ce point de vue, mais du poème, peut-être irlandais, ou plutôt anglais, *Hisperica famina* (VI^e siècle), nous pourrions signaler les formes *cidonem cidones* (transcription de χιτών dans le sens de 'cuirasse', A 35 et 601, B 15), *spadis* (D 26), cf. Niedermann, *Essais d'étymologie et de critique verbale latines*, Univ. de Neuchâtel, 1918, p. 68. A comparer évidemment avec l'oghamique d'Irlande *Amadu* (Macalister, *Corpus Inscrip. Insul. Celtic.* I, p. 260)[3].

TEXTES LITTÉRAIRES ET AUTRES : *grauidatae* (= *grauitate*) (ms. Vind. de Live XLIV 41, 7, V^e siècle), *adrati* (comm. Bobb. in Cic. p. 322, 5 Orelli), *peditionem*, dans le ms. R du *Cod. Theod.* VI 27, 7 (V^e ou VI^e siècle) ; *qudenaea*, de l'Édit de Dioclétien VI 73 (an 310 ap. J.-C.), serait à rapporter ici s'il n'est que la sonorisation de la forme *cotonea* et non une contamination avec *cydonia* (cf. H. Blümner, *Der Maximaltarif des Diokl.*, Berlin, 1893, p. 98). De nombreuses formes comme *gradanti*, *calcada*, etc., datées du VII^e siècle, se trouveront chez H. Schuchardt, *Der Vocalismus des Vulgärlateins* I, p. 127.

Labiales.

HISPANIA : nous ne trouvons que des exemples tardifs : *lebra*, Vives, *Inscr. crist.* 44 (attribuée par Hübner, *Inscr. Hisp. Christ.* 336, au VII^e siècle), et l'hypercorrection *prespiter*, Vives 112.

GALLIA : *Abrili* (*CIL* XIII 1489, VI^e siècle), *Abrilio* (3507). On trouve

1. C'est ce que dit C. Battisti, *Le dentali esplosive*, p. 22.

2. La question de la chronologie de la Lautverschiebung germanique est trop obscure pour qu'elle nous occupe ici ; voir, par exemple, H. Hirt, *Hb. des Urgerm.*, I, p. 101 ss. ; Kieckers, *Hb. der vergleichenden gotischen Gramm.*, p. 45 s.

3. Ces exemples viennent nous montrer que, malgré la pauvreté des inscriptions anglaises en phénomènes de ce type, celui-ci se produisait déjà. Les inscriptions du vol. VII du *Corpus* sont la plupart militaires, de soldats en garnison dans le pays, et elles manquent avec des noms indigènes en général ; cf., sur la question de la population indigène et de son état « préhistorique » pendant la conquête romaine, R. G. Collingwood et J. N. L. Myres, *Roman Britain and the English Settlements*$_2$, Oxford, 1945, p. 179 et 181 s.

aussi *lebrosi* chez Grégoire de Tours, *stibulacione* (*Formul. Andec.* 27 Zeumer).

Raetia : *labidem* (*CIL* XIII 5252 et 5253, très tardives).

Britannia : *ribas* (*Hisperica Famina* A 308), *saborem* (*ibid.* A 286, cf. Niedermann, *Essais d'étymologie et de critique verbale latines*, p. 68).

Une deuxième partie aurait trait à la chute des intervocaliques. Le phénomène apparaît dans la même extension et avec la même distribution que la sonorisation étudiée précédemment.

Dentales[1].

Hispania : nous avons signalé une très probable évolution **Ambatinius* > *Amainius*, cette dernière forme étant (*CIL* II 1812) datée de 239. De même nous avons *Ambaicus* (2935) < **Ambadicus* < **Ambaticus* ; *Amaonicum* (5773) < **Ambadonicum* < **Ambatonicum*.

Textes littéraires : *paluerat* (= *paludem erat*), Vindob. de Live XLIV 2, 11 ; *schia* (= *scheda*) R du *Cod. Theod.* VII 16, 3 ; *desierata* Flor. du *Dig.* XLIX, 14, 2, 1 ; *fissima* M de l'*Énéide* II 281 ; *constituas* (= *-utas*) T du *Cod. Theod.* IV 12, 6.

Gutturales.

Hispania : *Matueniq(um)* (Morán, *Epigr. salmantina*, p. 42), cf. *Matugenus* ; *Mailo*, *Maelo*, *Maela*, *Melo*, *Maeilo* (v., pour les références précises, *Estudios*, p. 142), cf. *Magilo*.

Britannia : *Deo Mouno Cad(eno?)* (*CIL* VII 997), *Dis Mountibus* (1036), cf. [*Deo*] *Mogonti Cad(eno?)* (996). Évidemment, il s'agit du même nom, qui a subi la perte de *g*[2]. Le nom *Mogons* s'interprète en celtique 'brave, valeureux' (R. G. Collingwood et J. N. L. Myres, *Roman Britain and the English Settlements*$_2$, Oxford, 1945, p. 266).

Gallia : *Cytheo* (= *Cethego*) (*CIL* XIII 2371, datée de l'an 504), *priauimu* (= *precauimus*) dans le plomb de Rom, selon C. Jullian, cit. par Weisgerber, p. 157.

Textes littéraires : *elerant* (= *elegerant*), Vindob. de Live XLI 19, 8 ; *uestia* (= *uestigia*), R de Virgile, *Buc.* IV 31, et M de l'*Énéide* XI 290 ; *rei* (= *regi*), Vindob. de Live XLII 61, 10 ; *eo* (*ibid.* XLV 39, 16 ; 41, 10 et 11).

1. « Am Ausfall von d nimmt Iberien, Oberitalien, Nordgallien, Rätien, Sardinien Teil, Südgallien unterbricht die geographische wie die historische Kontinuität, der Ausfall geht also in jeder Gegend gesondert vor sich, überall bevor die tonlosen tönend... », dit Meyer-Lübke (*Grundriss* de Gröber, I, p. 363), en tirant trop vite des conséquences. Nous voyons maintenant que la date est plus ancienne et que la solution de continuité historique et géographique n'existe pas de façon si évidente.

2. S'il y a à considérer ensemble *Mouno* de l'inscription gallique *CIL* XIII 10012$_{19}$ (cf. Thurneysen, *ZCPh* XIV, p. 10), Dottin n'en dit rien.

Labiales.

HISPANIA : *Gunthoerta* (Vives, *Inscr. cristianas* 55).
GALLIA : *laudaelis* (*CIL* XIII 2477, chrétienne).
TEXTES LITTÉRAIRES : *semicuitali* (Vindob. de Live XLII 65, 9).

* * *

Le phénomène tendait en partie à se confondre avec le passage aux spirantes des consonnes sonores ou avec la palatalisation du *g*[1].

Si je me permets une fois encore d'insister sur cette question de la lénition déjà comme fait du latin vulgaire et comme antécédent de phénomènes romans, c'est parce que je crois que les romanistes en général ont trop de scrupules pour identifier cette sonorisation dite préromane avec la lénition signalée dans les langues celtiques[2]. Je crains qu'on ne persiste à séparer les deux phénomènes, non qu'ils soient différents, mais parce qu'ils appartiennent à des domaines linguistiques différents. Mais, si le substrat celtique est reconnu à la base du passage *ct* > *χt* depuis Meyer-Lübke, il n'y a pas de raison pour qu'il existe toujours une très forte résistance à accepter le substrat comme cause de la sonorisation dans les dialectes romans occidentaux et pour que l'autorité de Meyer-Lübke pèse en sa faveur dans un cas et contre dans l'autre. Le fait du bilinguisme, qui doit être à la base des explications qui tiennent compte du substrat, est en faveur de l'un comme de l'autre des phénomènes, et l'identité de la lénition celtique avec la sonorisation romane une fois prouvée, nous sommes presque dans le cas signalé par M. L. Wagner[3] : « Dass solche Laute auch in anderen entlegenen Sprachen... vorkommen, ist zwar interessant, beweist aber and für sich weiter nichts, als dass solche Bildungen physiologisch möglich sind. » Nous avons la so-

1. Sommer, *op. cit.*, p. 198 s.
2. Weisgerber, *loc. cit.*, p. 217.
3. *Romanische Forschungen*, LXI, p. 15 ; il parle précisément de phénomènes très caractéristiques, comme la *gorgia* toscane, les *letras heridas* de l'espagnol du Yucatân ; mais, en commençant par distinguer une lénition plus définie, nous avons voulu signaler les traits caractéristiques de la lénition occidentale. Nous ne voudrions pas confondre la lénition celtique et romane avec la conversion des occlusives en fricatives du grec moderne et en osco-ombrien et latin, ou avec la Lautverschiebung germanique, comme semble faire C. Karstien, *Hirt-Festshrift*, II, p. 306 s.

norisation ailleurs, mais nous croyons avoir délimité les caractères et la géographie du phénomène de façon à identifier la lénition celtique avec la sonorisation romane, et, étant donné la longue période de bilinguisme attesté, nous ne pouvons pas nier la possibilité de la transmission. Une explication fondée sur l'idée de substrat est légitime, si l'on en croit Meillet (*Esquisse d'une histoire de la langue latine*$_4$, p. 234) : « Les substrats ne peuvent rendre compte que des divergences qui se manifestent dans le traitement du latin suivant le domaine où il s'est établi. » Et c'est notre cas. Quand nous nous demandons la cause[1] des phénomènes phonétiques, il ne suffit pas de signaler la possibilité de tels phénomènes. L'explication purement physiologique[2] ne saurait résister à la critique de Bartoli quand il oppose le cas contraire de an. *aka* $<$ **ago*[3] ou comment en arménien nous avons *otn* $<$ **podn*. L'espagnol est arrivé dans ses stades modernes à une désonorisation comme *oẓo* $>$ *ojo*, *kabeṣa* $>$ *cabeza*. Je ne voudrais pas que l'on considérât cet article comme un plaidoyer désespéré pour le substrat. Il représente plutôt une collection de matériaux organisée autour d'une thèse concrète, qui n'est pas une théorie aprioristique, mais la conclusion suggérée par des faits établis. Ce que j'ai voulu, c'est essentiellement signaler aux spécialistes de la linguistique romane les faits de sonorisation anciens qu'on peut dire « latins occidentaux ».

Antonio TOVAR.

1. Bonfante, *Language* XXIII, p. 346 ; cf. *PMLA* LXI, p. 3 : « Phonetic conditions, it appears, are not the *cause* of phonetic change, since in exactly the same conditions the same sounds are altered in one language, but not in another, or, if so, are often altered in a quite different manner ; but once the phonologic change is on its way, these conditions help it on and favor its development. » Je crois donc liquidées les objections que M. José Inês Louro fait à mes antérieurs travaux dans le *Boletim de Filologia* de Lisbonne, XII, 1951, p. 219 ss. Il est vrai que l'identité d'évolution phonétique dans des aires discontinues ne prouve pas identité de substrat, mais quand l'aire est continue et que les mêmes gens parlent deux langues à la fois dans lesquelles le phénomène apparaît de manière semblable, on ne doit pas nier l'évidence.

2. Tel que nous la trouvons, par exemple, chez Grammont, *Traité de phonétique*$_3$, p. 172, quand il établit une relation entre la sonorisation et la place de l'accent ; nous croyons avec Bonfante, *PMLA* LIX, p. 5 s., que l'accent n'a rien à voir avec ce phénomène : il suffit d'examiner notre collection de matériel.

3. Bonfante, *Language* XXIII, p. 346.